

Gilets jaunes,
pour un nouvel
horizon social

AU DIABLE VAUVERT

Loin du centre-ville

Thomté Ryam

Raconter d'un évènement seulement ce qui nous arrange est-ce une fake news? Je suis dans ma cité. Dans le hall de mon immeuble, enfumé, des types cagoulés filtrent les entrées, certains guettent nerveusement et d'autres ont les yeux qui brillent. Leurs visions du monde ont la couleur de leurs peaux. Eux ont des choses à dire beaucoup plus que ceux des grandes écoles qui chuchotent, complotent et savent trahir comme nous. On est tous pareils au fond et ça c'est un vrai problème: dissidents, romantiques ou milliardaires, des petites mairies aux grands immeubles tout s'achète, il faut seulement mettre le prix. Les mouvements existent tant que

les médias mainstream veulent en parler, à part si tu casses toujours plus fort, faisant des lois une illusion, de la mort une pensée, éphémère.

J'avais envie de mettre dans mon cabas des livres de bobos, de voyous, de pédophiles, d'assassins et partir en vacances de l'autre côté du monde. Mais je suis là en région parisienne. Et c'est ici que j'ai vu cette bande de copains : les gilets jaunes. Je me souviens de cette phrase d'un notable établi, j'avais dix-sept ans, du côté ouest de Paris : « Si t'aimes l'argent fait de la politique ! » C'était tellement vrai, que des années plus tard ces quelques mots me rendent solidaire de tous ces gens. Un mouvement non identifié où tout le monde peut se détester, extraordinaire ! Adieu les vieux partis, place aux leaders d'un soir, plus aucune règle ! À Paris certains pensent que cette insurrection est le fait de ringards et que leurs jeans bleus achetés à bas prix ne vont pas avec le jaune. « Avec du jaune il faut mettre du vert ou du rose »... dit-on dans les dîners. C'est vrai qu'ils sont très intelligents au « centre », mais pour voir la France, ils doivent ouvrir un livre.

Des copains, pas plus tard qu'hier, m'ont demandé les raisons de mon engagement. Je leur ai répondu que je ne voulais pas avoir de regret... que tout le monde se plaignait mais que

personne ne se battait. Ils ont ricané. Je savais que je ne discutais pas avec les plus fins du secteur mais ça m'a tout de même mis la rage et je leur ai rétorqué qu'ils revendiquaient une appartenance aux pays d'origine de leurs parents mais que personne ne les avait jamais vus là-bas et que je restais persuadé qu'ils allaient tous mourir ici ! Ils ont répliqué en insinuant que j'étais « un vieux rageux raté ! ».

C'est vrai qu'à trente-trois ans je suis retourné vivre dans mon quartier. Ma femme m'a laissé, la faute à une relation adultère avec sa sœur, aussi folle qu'elle. Adieu mon pavillon, ma fille de dix ans. J'ai quitté mon boulot d'informaticien pour un job à mi-temps de gardien de parking. Les derniers types avec qui je traîne maintenant, sont les recalés de ma génération : des losers et des « trépanés ». Ils taxent des clopes et des tickets-restaurants, sur la place du marché.

En passant devant ma banque, j'ai croisé Titi. On se salue. Un ancien du quartier. Il est posté devant le distributeur avec une bière, attendant son RSA. Il fait semblant d'y croire, il y a très peu de virements le samedi à midi. Il me dit qu'il n'a pas trop le choix, que s'il rentre à la baraque il va avoir embrouille avec sa compagne, qu'il a

« bouffé » tout le fric du foyer dans des paris. Il me parle de ce boxeur qui s'est battu avec un gendarme. En effet, ça fait cinq jours qu'on nous montre les mêmes images en boucle sur les chaînes d'infos en continu, presque une semaine. La plus longue bagarre de l'ère moderne. Titi pense que ces deux-là se battent toujours sur le pont. Il veut maintenant faire de la boxe. Je lui passe vingt euros alors que je n'ai pas grand-chose et lui propose d'aller boire un chocolat chaud au café d'en face.

J'ai l'impression que la moitié des mômes que l'on voit se promener sont obèses à douze ans. L'espace d'une seconde, je me dis que toutes ces personnes sont des surconsommateurs patentés et que manifester pour un avenir meilleur n'est pas dans leurs intentions. Ce qu'ils veulent, c'est leur part du gâteau et gagner plus d'argent, sans aucune pitié. Puis je me suis ressaisi et j'ai stoppé les stéréotypes et les caricatures pour plus d'empathie ; j'ai grandi ici. Tous ces pauvres gens bouffent juste à bas prix.

En buvant son petit noir, Titi m'a dit que je n'avais pas tort d'enfiler un gilet, qu'il le fallait pour nous tous. Titi était parti à la campagne chez sa mamie et avait vu l'ampleur du mouvement. Il disait que là-bas aussi les gens souffraient.

— Mais je te connais, si tu y vas... T'es cinglé... Ca va finir en baston... J'veux pas que tu reviennes avec un œil dans ton sac.

— On a grandi avec ça Titi, ça ne nous fait plus rien...

C'est vrai, j'ai toujours cogné lorsqu'on me cherchait des noises et même quand on m'en cherchait pas, on me redoute pour ça. Les expressions de bourgeois apeurés « Le silence est le plus grand des mépris... », « La bagarre c'est pour les faibles », etc. Très peu pour moi.

— Viens avec moi Titi... On va représenter le quartier! Je te paye une bouteille de whisky! Au moins tu ne vas pas rentrer tout de suite chez toi et en plus tu pourras dire à ta femme que tu as perdu tes thunes dans une bagarre!

Nous sommes partis acheter deux gilets jaunes chez l'hindou, une bouteille de whisky, un feutre et avons pris un gros carton.

On est monté dans le RER à l'ancienne, buvant nos « mélanges » dans des gobelets. Ça m'a rappelé ma jeunesse, nos virées sur Paris, nos prises de risques inconsidérées, quand personne n'osait nous fixer dans les yeux. Titi défoncé, reluquait les filles sans distinction de races ou d'âges. Ça me mettait mal à l'aise. Je me demandais finalement s'il s'était déplacé pour enceinter ou lutter.

— Tu penses qu'on aura le temps d'aller à Strasbourg-Saint-Denis? m'a demandé Titi.

— Déjà si on arrive à Paris avec ton regard, ça sera un miracle!

On a croisé des jeunes d'une cité voisine de la nôtre. Ils nous ont certifié qu'aujourd'hui on pouvait braquer dans toute la région, que les flics étaient trop occupés avec les gilets jaunes. Que ce soir ils iraient sur les Champs voir ce qu'il y a à prendre...

Le temps était brumeux, seule une voiture brûlée pouvait réchauffer l'atmosphère. J'ai noté sur un bout de carton au feutre: « NON AU FRANC CFA ET AUX BAVURES POLICIÈRES ».

— Les bavures policières je connais super bien, mais le Franc CFA? a interrogé Titi.

— S'il y'a autant de déséquilibre en France et ailleurs c'est à cause de ce genre d'inégalités.

Je dois l'avouer, je m'offrais un petit plaisir.

Titi a pris l'autre bout du carton et il a noté: « Macron déteste la France comme un fichier S! »

En voyant la foule place de la République, j'ai failli pleurer. Pas à cause des lacrymo. Non, parce que c'était magnifique. Une foule bigarrée, fière et déterminée. Du beau travail, comme notre pays sait le faire souvent: des vieilles dames se déplaçant péniblement,

père avec leurs mioches sur le dos, cadres dynamiques, jeunes en survêt avec des trous de boulettes, royalistes, anars, écologistes qui étaient là pour la même cause : un futur décent. Les pancartes me montraient qu'il y avait mille raisons de manifester et qu'il fallait être sacrément con pour ne pas compatir. Je remarquai bien que certains des participants ne s'étaient pas rencontrés sur les bancs de la fac... Mais bon, il fallait juste passer son chemin, se boucher les oreilles ou distribuer une gifle. Ce qui était important c'était le nombre.

J'étais fier de n'être pas tombé dans la division des véritables ennemis de la nation. Qui aiment de la France seulement ses impôts et ses dividendes. J'avais été plus malin. J'étais là et je représentais aussi les miens. Je savais que si ça chauffait je serai la première cible car si je ne suis pas tout à fait noir je ne suis pas du tout blanc.

Titi ne marchait plus droit. Il a mis une main aux fesses d'une dame. Je lui ai tiré les oreilles. Il m'a dit qu'il ne fallait pas lui en vouloir, que ça faisait trois ans qu'il n'avait pas quitté la cité. Puis il a vomi sur son carton. À Bastille je lui ai dit de s'asseoir et que je reviendrai le prendre plus tard.

— Ils se battent toujours le gendarme et le boxeur sur le pont ? m'a demandé Titi.

Vers dix-huit heures. On racontait que c'était un bordel fantastique un peu partout dans la ville. Les CRS chargeaient, bals d'hélicoptères dans le ciel déchiré, billets de banque qui volent, prières individuelles sur le sol. Éclats de rire de chenapans, courses-poursuites. J'ai pensé que la violence était plus belle à la télé qu'en vrai. Mais j'achetai pourtant un casque et une batte à de jeunes vendeurs à la sauvette. La nuit était tombée, je pouvais participer à la fête, telle que je la conçois. Le lacrymogène me piquait un peu le nez et les yeux et je restais scotché face à un groupe de mecs faisant des saluts nazis. Puis j'ai entendu mon prénom : Djibril. Puis : Papa. C'était mon ex-femme Awa et ma petite fille Kaltouma. Je me précipitai vers eux. Ils me sourirent et me prirent dans leurs bras, ça me fit un bien fou avant de partir au combat.

— C'est bien que tu sois là, me dit Awa.

— Tu vois on peut se détester et manifester ensemble...

Awa tenait dans sa main une pancarte : « Non aux bavures policières et suppression du FRANC CFA ». Je ne sais pas si c'était ma pancarte qu'elle avait ramassée ou bien si c'était la sienne. Jadis, dans notre pavillon, nous aimions souvent aborder ces sujets-là : elle avait perdu son frère en

prison, dans des circonstances plus qu'étranges.
Un chouette type. Elle ne s'en est jamais remise.

— Pourquoi tu as mis un casque ? m'a demandé
ma fille.

— Pour faire la fête ! j'ai répondu.

J'ai retrouvé Titi le lendemain. Il avait trouvé la
journée géniale et avait engrainé tous les jeunes
du quartier à participer au prochain acte dès la
semaine prochaine. Sa compagne, Martine, le
considérait maintenant comme un héros !

— Si on y va, ils vont déplacer le problème...
et dire que c'est un truc de jeunes noirs et arabes
multirécidivistes. Tu sais comment ça marche, a
dit un jeune.

— T'inquiète la famille, ce n'est que la vie ! j'ai
répondu.

Inédit,
29 mars 2019